

Gilbert, 6 février 1934

Il y avait plusieurs jours que l'on attendait la fin de cette fièvre parisienne, l'explosion. Des mesures ministérielles hâtives avaient remué l'opinion. Les uns criaient à la dictature, les autres à l'imbécillité. Quand on sut que l'administrateur de la Comédie française, coupable d'avoir monté une pièce fasciste, le Coriolan d'un dénommé Shakespeare, était remplacé par un policier, Laurent déclara que c'était très grave

Le 6 février, qui était un mardi, une manifestation d'anciens combattants devait avoir lieu au Cours-la-Reine. La Chambre s'était réunie, elle discutait non avec inquiétude, mais avec gravité. On savait qu'elle allait voter la confiance au nouveau ministère. Mais c'était ailleurs que les dieux préparaient leur journée. Gilbert était passé place de la Concorde à la fin de l'après-midi. Il y avait de sombres masses noires de gardes mobiles un peu partout. Des gens désœuvrés. Des passants rapides. Aussi, ça et là de drôles de figures qu'on ne voit point d'habitude, même dans les quartiers les plus malfamés : pâles escarpes, inquiétantes démarches souples, grosses pattes de tueurs ! Gilbert songea qu'une certaine écume commençait sans doute à monter, et la griserie l'envahit...

... [il] se mit à marcher dans Paris, essaya d'approcher du Palais Bourbon encerclé par la police. Il faisait frais, sans faire froid. Il n'avait pas de chapeau, suivant son habitude, seulement un imperméable bleu foncé serré à la taille, et il ressemblait à n'importe quel jeune homme d'alors, humant le vent des futures révolutions. Il ne savait plus si le soir tombait, s'il était jour ou nuit, quelle heure marquaient les horloges des carrefours. A un moment il vit les anciens combattants. Il aperçut de longues files d'hommes en pardessus mouchetés de vert ou de rouge à la boutonnière, d'hommes un peu fanés, un peu gros, tous mêlés, tous pareils comme ils l'avaient été vingt ans auparavant. Et il les regardait avec curiosité, avec un peu de pitié aussi :
- Voilà ceux qui ont perdu la paix, pensait-il. Voilà ceux que l'on a trompés, ceux à qui l'on a menti. Ceux qui se sont laissé faire et à qui on ne peut pas en vouloir. Voilà ceux auxquels il ne faut pas ressembler. Voilà ceux qui se réveillent aujourd'hui. Est-ce à temps ?

Il regardait cette foule sérieuse, ces pancartes : "Nous voulons que la France vive dans l'honneur et la propreté". Non, il n'y avait rien dans cette foule, paisible au fond, droite, pure, qui ressemblât aux foules que craignait Victor Caillé. Mais y avait-il le dynamisme, la violence, la joie créatrice qui, pas mal d'années plus tôt il est vrai, avaient saisi les anciens combattants d'Italie et d'Allemagne ? Foule de héros, foule de braves gens sans forfanterie, foule de devoir, serait-elle une foule créatrice ? Gilbert ne voulait pas y songer. Pour la première fois de sa vie peut-être, lorsqu'il passa devant les drapeaux, comme il n'avait pas de coiffure et qu'il voulait saluer, il leva la main à la hauteur de son épaule.

Il marchait, il allongeait son pas, il revenait autour de la Concorde, qui l'attirait. La nuit maintenant était tombée. Les voitures qui couraient au long de la Seine allaient sans doute très banalement à des affaires, à des plaisirs. Mais on avait déjà l'impression qu'elles fuyaient, loin d'un péril encore inconnu, qu'elles emportaient leurs occupants vers les régions plus paisibles, plus pacifiques au sens exact du terme, comme celles qui fuient une ville à l'approche de l'ennemi. Des gens sans raison semblaient eux aussi se mettre à courir, rue Royale ou boulevard Saint-Germain. Des étudiants, des ouvriers, attroupés au pied d'un réverbère, dans un cercle pâle, parlaient à voix basse, puis se dispersaient comme si l'on eût soufflé dessus. Gilbert lui-même parla, deux ou trois fois, dans cette soirée, avec des hommes qui lui demandaient du feu, avec des femmes en cheveux, un cabas au bras.

La ville allait accoucher.

Vers sept heures, il se trouvait rue Royale, toujours seul, toujours errant sans but précis. Il ne s'était rien passé. Il avait entendu crier plusieurs fois "A bas les voleurs ! A bas les pourris !" puis le silence grouillant, le silence plein de piétinements et de murmures, était revenu autour de lui.

Les feuilles du soir parlaient de la nervosité de Paris et prodiguaient pourtant les paroles lénifiantes, assuraient que le gouvernement voulait la justice, que la lumière serait faite, mais que toute tentative de désordre serait fermement arrêtée. Les feuilles politiques du matin avaient été plus violentes, convoquaient les adhérents des Partis au Cours-la-Reine. L'Humanité elle-même ralliait ses troupes auprès des anciens combattants, voire des Volontaires nationaux. Il semblait qu'au-dessus des divisions un vaste rassemblement national et social commençait à s'opérer, et les âmes simples en concevaient de grandes espérances.

Gilbert essayait de garder quelque esprit critique, se demandait ce qui pouvait naître de tant de désordre, d'une absence de plan et de but aussi complète. Mais l'instant d'après il ne réfléchissait plus, il se laissait aller aux séductions de la nuit pâle et fraîche, aux conseils qu'elle prodiguait, et il ne voulait pas sentir autre chose que ce que sentait la foule qui l'entourait ...

Il se trouvait à ce moment-là près de l'arrêt de l'autobus S devant le Crillon, et regardait vaguement sans la voir, sous la grille, l'affiche de la mobilisation d'août 1914 qui s'y trouvait encore.

- Il y a vingt ans bientôt, se dit-il lorsqu'il la vit. Vingt ans, ces vingt ans que j'atteindrai dans quelque mois.

A ce moment, un bruit singulier déchira l'air. Oui, déchira, comme une déchirure. Puis quelques bruissements, quelques bruits d'abeilles, encore peu nourris. Quelques cris aussi, et soudain, de cette foule en apparence paisible, des promeneurs se détachèrent, se réunirent ensuite, coururent en désordre. Il dressa l'oreille, s'avança au bord du trottoir, regarda de tous ses yeux. Il ne vit rien sur la place de la Concorde sinon les groupes compacts de tout à l'heure d'où émergeaient quelques drapeaux, mais ils semblaient en proie à un reflux marin. Un jeune homme sans manteau courut devant lui, ses cheveux couchés sous le vent. Puis il s'arrêta comme s'il le connaissait, il revint, lui prit la main d'un geste violent, et avant de repartir, lui cria dans le visage:

- Ils ont tiré, ils ont tiré !.....

(**Robert Brasillach**, Les Captifs, inachevé)